

## PLAIN-CHANT

« Après avoir connu six jours de suite l'aventure du monde, un homme raisonnable aspire à l'ignorer un moment. Il se souvient de l'invisible, de la nature, de plus transcendantes amours. Il veut sortir de l'ornière et habiter un peu l'infini » (264). C'est en 1946 que Michel Chiha décide de s'abstraire, le septième jour de la semaine, des soucis de la vie publique libanaise à laquelle il est étroitement associé et des remous de la politique internationale qu'il analyse régulièrement dans le quotidien *Le Jour*, pour méditer sur le sens de l'existence et les impératifs moraux et spirituels qui en découlent. Ses « propos dominicaux » traitent des thèmes qui hantent les grandes œuvres littéraires, philosophiques ou artistiques : la guerre et la paix, la vie et la mort et, au sein de chacun de ces thèmes, la sagesse et la folie.

Mais quel que soit le thème traité, Chiha associe sa méditation dominicale à la contemplation de la nature, en souhaitant que les hommes sachent s'accorder avec elle : « La nature est belle. De la mer à la montagne, le Liban au niveau de sa capitale offre un spectacle admirable. On peut croire un instant, comme dans un rêve, que les hommes sont sortis de leur folie, qu'ils ont cessé d'être prétentieux et méchants, qu'ils se sont penchés sur la nature et qu'ils se sont accordés avec elle » (23). C'est que dans la nature « il n'y a pas de souillure (...) L'homme seul monte et descend dans l'échelle des habitudes et des mœurs. « Il devient civilisé et il redevient barbare » (33). La nature est là pour l'inviter à l'élévation de l'âme et du cœur.

S'accorder avec la nature, c'est d'abord prendre conscience des liens secrets qu'elle tisse avec nos états d'âme. « Il n'y a pas que des phénomènes conscients dans ce qui se produit en nous. Il y a des ébranlements qui se rapportent aux saisons, aux jeux de la lune et du vent, aux musiques de l'âme apportant l'écho des mondes lointains » (86). C'est ensuite accorder nos états

d'âme avec les états de la nature, les variations climatiques et le retour des saisons. « Il y a des entreprises qu'il ne faut aborder que dans le soleil, ' *tout est beau quand il fait beau temps* '. Mais il y a des concours généreux, des sagesses, des renoncements qu'on n'obtient que dans la pluie, dans les grisailles de l'hiver, dans l'atmosphère du détachement devant la vanité des choses ». (35) Et « chaque saison a sa musique, chacune a ses lumières » (271).

On ne saurait, dans les limites de cette préface, recenser les mille et une correspondances que l'auteur découvre entre le cycle des saisons et le cycle de la vie, entre les métamorphoses des arbres et des plantes et les émotions de l'âme et du corps : « Nous nous plaisons, dit-il, à ces réflexions et à ces images. Elles attestent cette liberté de l'esprit à laquelle l'histoire naturelle invite et que contrarie l'histoire des sociétés » (270). Rien de factice dans la découverte de ces correspondances, la démarche est spontanée : « Il ne faut pas se tuer à réfléchir, il faut se mettre en état de réfléchir comme coule l'eau des sources » (70). Il n'est pas interdit d'ajouter que les correspondances suggérées par l'auteur recèlent plus de poésie que les poèmes de *La Maison des champs*. Poète, Chiha l'est peut-être davantage dans ses Essais que dans ses poèmes.

\* \*  
\*

Si le spectacle de la nature inspire la paix intérieure, celui des sociétés perturbe l'esprit et le cœur. « On parle de moins en moins de la paix et de plus en plus de la guerre. Craignons que d'ici l'an prochain on ne parle plus de paix du tout (...). Elle se défait sur plusieurs points de l'univers » 57). Ces points chauds de la planète, Chiha se contente de les évoquer de 1946 à 1953, dernière année de ses « Propos dominicaux » et avant-dernière de sa mort. Il évoquera la guerre de Corée, la guerre de Palestine et surtout la guerre froide. S'il se réjouit des résultats de la guerre de Corée, qui a mis fin à l'avance du communisme, il

est affligé par l'abandon de la Palestine : « On se réjouit de voir le droit triompher en Corée, mais le contraste n'en est que plus douloureux avec la débâcle du droit en Palestine » (170). A cet égard, il reproche à l'Amérique, « maîtresse de la guerre et de la paix » (180), de pratiquer la politique des deux poids deux mesures. On ne peut éviter de penser à ce qu'il dirait aujourd'hui devant le flagrant déni de justice en cours en Terre Sainte.

Dans la guerre froide, deux points retiennent l'attention de Chiha. D'abord la peur que fait peser sur les peuples le surarmement des deux superpuissances et surtout l'impossibilité de contrôler la production et l'usage de l'énergie atomique : « Même si l'on arrivait à contrôler partout la production et l'usage de l'énergie atomique, il serait puéril et vain de prétendre contrôler les inventions des savants, jusque dans leurs laboratoires, jusque dans leurs formules secrètes et leur cerveau » (122). Le second point est d'un tout autre ordre : il concerne le sort de l'homme dans la civilisation contemporaine. A l'Ouest, « à mesure que la législation économique devient compliquée et savante, la psychologie de l'homme est dédaignée et traitée comme un facteur secondaire » (92). A l'Est, « que peut-on attendre d'une idéologie où le sentiment disparaît, qui fait du spirituel l'objet d'une ironie amère, qui place le bonheur dans l'égalité la plus morne, au prix de la détresse du cœur » (294). Mais le matérialisme relatif de la société libérale reste fondamentalement différent du matérialisme radical de la société communiste : « Selon qu'on est spiritualiste ou qu'on est communiste, selon qu'on attend la vie après la mort ou qu'on se résout au néant, tout l'essentiel d'une législation change ; et la façon de gouverner une nation » (65-66).

Chiha est indigné par l'athéisme communiste : « On ne peut imaginer qu'il y ait des gouvernements dont le but avoué est de ruiner la foi, des gouvernements qui gouvernent contre l'espérance » (294). Et pourtant « tout le

communisme marxiste est bâti sur la négation de Dieu » (91). Quel idéal une telle idéologie laisse-t-elle aux citoyens ? « De l'énergie sans la foi, du travail de l'usine et du travail du sol, de tout le progrès matériel enfin réduit à lui-même on ne tirera que plaintes et regrets » (247). En vérité, dans la société communiste, le citoyen est réduit à l'esclavage, car le véritable esclavage n'est pas celui qui pèse sur le corps, mais celui qui avilit l'âme. Chiha va jusqu'à dire que « les esclaves d'Athènes et de Rome étaient mieux traités que les prisonniers des idéologies contemporaines. On n'enchaînait que le corps. Voici que les âmes sont maintenant prisonnières » (291). Dans *Plain-Chant*, l'auteur n'est attentif qu'à l'aventure spirituelle de l'homme, en dérive dans la société libérale, en deuil dans la société communiste. Il demeure fidèle à l'esprit des « propos dominicaux », laissant à ses éditoriaux du journal *Le Jour* l'exposition des faits et l'analyse des événements.

Mais « dans le monde, il n'y a pas que les Etats-Unis et l'U.R.S.S., si grands qu'ils soient ; il y a autre chose encore que ces deux forces gigantesques qui pèsent sur tout, qui dominent tout, qui écrasent tout » (80). Cet « autre chose » c'est l'Europe, dont Chiha a une vision à maints égards prémonitoire. « En face de l'Amérique, nous pensons à l'Europe (...), cette Europe qui a tout inspiré, tout découvert, à peu près tout conquis ou contrôlé, depuis 2000 ans » (160). Or « les valeurs qui sont partiellement dans notre héritage et que l'Europe a créées sont manifestement menacées de mort » ((161), car « ceux qui construisent les machines peuvent n'être pas les plus dignes de conduire le monde, ou du moins les plus aptes à le conduire » (160). Et « on serait dans l'illusion si l'on se figurait que le monde pourrait être encore acceptable sans l'Europe, sans une Europe consciente et ascendante malgré sa tragique histoire » (17). Heureusement l'Europe se construit : « Dans le moment qu'elle nous paraît anarchique et malade, il n'est pas impossible que l'Europe soit près d'un grand enfantement, que de cette masse de brouillards et de nuit, du fond du passé le

plus classique, une réalité puissante monte et s'impose » (17-17). Cette réflexion est de 1946. Trois ans plus tard, Chiha jubile : « Il y aura bientôt un parlement de l'Europe où l'on verra les cinq nations de l'Union occidentale, et apparemment l'Italie qui entre dans le système. Sans doute d'autres pays suivront » (80).

Une Europe occidentale puissante est nécessaire pour le monde, elle l'est plus particulièrement pour la Méditerranée orientale ; « C'est à nous de rappeler que, devant le rétrécissement de la planète, ce serait une folie de songer à couper le monde arabe du monde classique européen » (44). Pour Chiha, seule l'Europe comprend cette région de la Méditerranée. Il s'en explique dans certains éditoriaux du journal *Le Jour*, qu'il nous est difficile de ne pas évoquer ici. « Notre défense véritable à nous, peuples de la Méditerranée orientale, est en Europe » (14/12/1954). « Nous ne cacherons pas que lorsque les Américains et les Anglais sont entre eux, nous avons peur pour la Méditerranée » (26/6/1954). Mais l'auteur, qui ne ménage pas son admiration pour l'Angleterre et son peuple, souhaite que ce grand pays se rapproche de la réalité européenne et, par le fait même « se rapproche insensiblement de la sensibilité méditerranéenne » (8/10/1954). Il reste que, dans l'Europe, c'est la France qui, aux yeux de l'auteur, occupe la première place : « Dans cette Europe, nous avons toujours mis raisonnablement et sentimentalement la France au premier rang » (23/7/1949). « Vieux pays ami, dit-il encore, sans lequel la Méditerranée ne serait plus elle-même, ni le monde » (11/8/53).

\* \*  
\*

Dans *Plain-Chant*, Michel Chiha fait œuvre de moraliste plus que de politologue. Même quand il parle de guerre et de paix, ses préoccupations sont essentiellement d'ordre moral. Ce n'est pas sans raison qu'il affirme : « Les

sciences politiques ne se peuvent séparer des sciences morales sans folie » (117). Mais le moraliste se révèle plus directement encore lorsqu'il traite du sens de l'existence, c'est-à-dire de la vie et de la mort. Chiha est un passionné de la vie : « La vie est l'essentiel où que nous la trouvions. Elle est mouvement et chaleur, intelligence, tendresse. Elle s'empare de ce que nous aimons voir, de ce qui est doux à entendre ; et elle s'affirme comme la seule chose qui compte » (232). Mais la vie de l'homme est brève : « Les années nous quittent cependant que nous nous quittons et nous voyons venir notre déclin » (231). Ne faut-il pas reconnaître que « la vraie folie de ce temps est de prétendre ignorer la mort, d'agir sans elle et ses leçons » (44) ? Ainsi, « dans l'illusion que la médiocrité intérieure dans laquelle nous vivons durera toujours, nous laissons couler le temps comme un grand fleuve muet » (98). Nous le laissons couler dans l'indifférence ou l'oubli, happés que nous sommes par la recherche du bonheur.

« L'humanité entière, ses doctrines et ses sophismes, ses ivresses et ses réveils, ses illusions et ses désastres, ses joies et ses peines enfin, tout tourne indéfiniment autour d'une définition du bonheur » (301). Or il n'existe pas de définition objective du bonheur : « Chacun a son idée du bonheur, chacun a son opinion du bonheur » (318). Chacun le confond avec ce qu'il désire : la passion, le pouvoir, la richesse. Mais le bonheur n'est pas le désir. Chiha rappelle à propos cette réflexion d'Epictète : « Le bonheur et le désir ne peuvent se trouver ensemble » (94). Le désir est volubile, toujours inassouvi : « Nous en sommes toujours à désirer quelque chose. L'avons-nous obtenu, nous nous en détachons aussitôt tandis que monte en nous un nouveau désir » (94). Le désir, c'est une course indéfinie après un objet toujours fuyant, c'est le « mauvais infini » dont parle Hegel. On ne peut le confondre avec le bonheur, car qu'est-ce qu'un bonheur qui n'est pas permanent ? « Qu'est-ce que le bonheur s'il n'a pas d'avenir ? Et si tout doit finir dans la décrépitude et le vide, vers quel bonheur chimérique courons-nous ? » (319). D'autre part, on ne peut tromper la mort, on

ne peut se donner longtemps l'illusion d'échapper au vieillissement, comme l'homme d'âge mûr en a souvent la tentation : « Le drame, c'est que l'âge mûr ait des amours de jeunesse ; c'est le drame du vieux Faust inassouvi au moment où d'habitude nos fureurs s'éteignent ; le vieux Faust chez qui le démon de midi est devenu le démon du soir (...). Les jeunes ne savent pas. Les vieux oublient et s'égarer. Les sèves du printemps peuvent les posséder dans leur automne (...). Alors la passion tardive va jusqu'à cette folie de l'âme et du corps ensemble (...). C'est cette crise de l'âme qui ne veut pas se détacher de la vie brûlante et charnelle » (220-221).

La question resurgit constamment, de diverses manières, sous la plume de Chiha : « Dans l'absolu, s'il n'est pas permanent, qu'est-ce en effet que le bonheur ? (...). On s'épuise à vouloir le bonheur et la réponse est cette fuite ingrate du temps, cette course après le mirage et les ombres (...). Chacun veut être heureux et la douleur couvre le monde. Dans l'amertume et la tristesse s'accumulent les regrets » (273). Il faut donc le reconnaître, l'écoulement du temps n'est supportable que si le temps est mesuré par l'espérance : « Tant que la vie de l'homme sera ce qu'elle est, elle ne sera qu'une marche vers le limon d'où nous venons. La course ne devient belle et légère qu'à partir d'une espérance (...). Si l'avenir est vraiment la vie pour l'éternité, qu'importe la fuite des années ? » (231). A la lumière de cette foi et de cette espérance, apparaît la vraie figure du bonheur. Le bonheur réside dans la joie du don de soi. « Il y a du bonheur dans le monde. La nature en regorge. Les béatitudes sont (...) sur le visage heureux de ceux qui ont tout donné (...). Le bonheur est cette lumière que le détachement procure et que le don de soi entretient » (273). Aussi, l'idéal est-il « d'agir comme si on était éternel, mais de vivre comme si on devait s'en aller demain » (11).

Chiha insiste sur la notion de détachement qu'il a probablement acquise au collège secondaire, au contact de ses maîtres jésuites, pour qui le détachement est le fondement même de la vie ascétique et mystique. Le bonheur réside dans la paix de l'âme : « On n'est heureux qu'en contentant son âme ; mais il faut y croire d'abord » (310) ; or « la seule paix est celle du détachement » (240). « Dans la mesure où nous nous attachons, la paix nous quitte » (288). L'auteur va jusqu'à affirmer que « le détachement est la loi du bonheur. Si l'on s'attache, on se blesse au moment de tout quitter ; à moins de s'attacher à ce que la mort annonce » (284). A ce terme, le divorce entre le désir et le bonheur est consommé. Si le désir, réduit à lui-même, est aliénation dans la répétition indéfinie, le bonheur est le dépassement du désir, son assomption dans la sphère de l'infini. « La sagesse la plus sûre, c'est que, comme la justice, le bonheur n'est pas de ce monde ; qu'on ne peut rien fonder de durable sur une existence si pleine d'accidents et si brève ; et enfin que le seul vrai bonheur est au prix du détachement, de ce détachement qui nous éloigne des désirs démesurés, qui nous fait nous contenter d'une heure enchantée, d'une heure sans lendemain » (318-319). Chiha termine par un paradoxe : « Il y aurait un bonheur abondant dans ce monde si l'on y renonçait délibérément au bonheur. Car la mort est toujours devant nous et de toutes les certitudes la plus éclatante » (119).

La foi dans l'éternité, l'espérance dans la résurrection s'épanouissent sur cette terre dans la charité, ou l'amour inconditionnel des autres : « Un cœur un peu grand éprouve pour les hommes quels qu'ils soient une immense tendresse. Chaque homme est un royaume, une île, une solitude. Chaque homme, au fond, entre le matin et le soir, est une souffrance en marche. Nous disons que c'est aussi une espérance en marche et de là naît un sentiment d'amour » (342). C'est sans doute là l'ultime message des « propos dominicaux ».

\* \*  
\*

Tout comme il associe sa réflexion, quel qu'en soit le thème, à la contemplation de la nature, Chiha la ponctue par des références aux grandes œuvres de la littérature et de l'art. C'est que « chacun de nous a vécu un roman, le vit ou le vivra (...). Dans chaque cœur humain, il y a le roman (les romans) d'une vie. Il y a ce tissu de rêves, ce réseau de liens, ces résonances de l'ambition, de la sensibilité, de l'amour, de la colère, de la haine qui font les dramaturges et leurs oeuvres (...). L'univers de Shakespeare, le monde de Racine, Goethe avec son Faust, Balzac et sa condition humaine, un Dostoïevski, un Bernanos, nous les retrouvons en nous-mêmes et dans ceux qui nous entourent » (314-315).

Chiha parcourt les paysages de l'art comme il parcourt ceux de la nature. Il se recueille devant les tombes des génies de la musique : « Heureuse l'Autriche dans ses malheurs qui peut grouper sous les ombrages recueillis d'un cimetière les tombes de Mozart, de Beethoven et de Schubert (...). La tombe de Mozart, on ne peut pas la regarder sans évoquer ce *Requiem* inachevé qui, dans le sublime enchantement de la musique d'église qui va de Bach à Beethoven, occupe une place si haute » (172-173). Il célèbre le cinq centième anniversaire de Léonard de Vinci : « Qu'un tel homme ait existé il y a cinq cents ans, c'est une leçon d'humilité, aujourd'hui, pour tous les orgueils de la science et de l'art » (257). La petite fleur dénommée pensée lui rappelle la palette du Titien (270). La lecture de certains passages de l'œuvre de T.S. Eliot par un de ses meilleurs interprètes l'émeut profondément. (241). Il consacre une méditation du dimanche à Verlaine dont il cite « quelques beaux vers pour le lecteur » (229). Tout à coup, au détour d'une pensée, se présentent les figures de quelques grands poètes : Claudel, Nerval, Baudelaire...

On pourrait multiplier les exemples. Retenons seulement le commentaire de cette strophe d'Eluard :

*Et par le pouvoir d'un mot*

*Je recommence ma vie*

*Je suis né pour te connaître*

*Pour te nommer*

*Liberté.*

« Les dernières lignes du poème célèbre d'Eluard ont le pouvoir d'une incantation. Elles en disent aussi long qu'un cours de droit politique. Elles le disent harmonieusement en quelques mots. C'est la mission et le privilège de la poésie éternelle de dire la vérité à l'état pur, sans alliages ni scories » (306-307).

La toute dernière phrase de *Plain-Chant* est une interrogation : « Ne faudrait-il pas, puisque la paix est le but suprême, ne faudrait-il pas tout au moins dire quelque chose aux hommes, le dimanche, de l'importance de la paix de l'esprit et de la paix du cœur » ? (248). De 1946 à 1953, les « propos dominicaux » ont répondu à la question en s'acquittant magistralement de cette mission.

Septembre 2002

Sélim ABOU, s.j.  
Recteur  
de l'Université Saint-Joseph